Château de La Roche-Guyon EXPOSITION PHOTOGRAPHIQUE DU D6.04.13 AU 24.11.13 Pauline Fouché Olivier Lapert Catherine Pachowski Dossier de presse 28 mars 2013 Contact presse Amand Berteigne 01 42 23 09 18 - 06 84 28 80 65 amand.berteigne@orange.fr







SOMMAIRE

page 03	_ communiqué de presse	
page 04	_ lci sont passés	
page 05	_ Pauline Fouché	
page 09	_ Olivier Lapert	
page 13	_ Catherine Pachowski	
page 17	_ le jardin anglais	
page 18	_ Sandra Černjul, <i>Des trésors</i>	
page 19	_ biographies	
page 21	_ le château de La Roche-Guyor	

COMMUNIQUÉ DE PRESSE - FÉVRIER 2013







Château de La Roche-Guyon 1, rue de l'Audience 95780 La Roche-Guyon 01 34 79 74 42 www.chateaudelarocheguyon.fr

Horaires

Du lundi 1er avril au lundi 28 octobre : du lundi au vendredi de 10h à 18h - les weekends et jours fériés de 10h à 19h Du mardi 29 octobre au dimanche 24 novembre : tous les jours de 10h à 17h

Tarifs

7,80 € (inclus dans le droit d'entrée du château) TR : de 4 à 6 € - gratuit pour les moins de 6 ans

Vernissage samedi 6 avril, à 15h

Contact presse château de La Roche-Guyon Amand Berteigne 01 42 23 09 18 - 06 84 28 80 65 amand.berteigne@orange.fr

Contact château de La Roche-Guyon Alexandra Grain - chargée de communication 01 75 09 60 69 alexandragrain@chateaudelarocheguyon.fr

Exposition Ici sont passés ...

Entre 2010 et 2012, le Jardin anglais du château de La Roche-Guyon a accueilli trois photographes-plasticiens en résidence : Pauline Fouché, Olivier Lapert et Catherine Pachowski.

6 avril – 24 novembre 2013, Château de La Roche-Guyon, Val d'oise

Du 6 avril au 24 novembre 2013, dans les communs du château, l'exposition *lci sont passés...* présente leurs photographies et installations qui résultent d'une observation, d'une constatation, d'un repérage très précis, d'une longue marche, d'un échange, d'une attente, d'une errance au coeur de ce parc empreint d'un imaginaire foisonnant s'appuyant sur des formes paysagères passées : sentier tortueux creusé à flanc de falaise, chambres de verdures ornées de bancs de pierre, grotte décorée de coquillages, bassin d'eau et de rocaille, porte néoclassique, terrasse formant belvédère sur la Seine.

Ici sont passés... est un inventaire photographique décalé et étonnant sur l'histoire et l'évolution de ce jardin, aménagé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et, depuis plusieurs décennies, assoupi et refermé sur lui-même.

Miroir Noir, un point de vue de Pauline Fouché

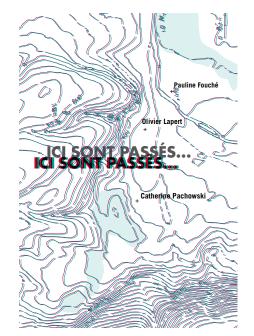
Dans sa conception, le Jardin anglais était une « machine à voir ». Le regard du promeneur était alors subtilement orienté vers un détail du paysage. Aujourd'hui, Pauline Fouché propose sa vision du Jardin anglais avec la complicité d'un modèle tenant un miroir noir. Ce petit objet imaginé au siècle des Lumières permet à celui qui l'utilise de regarder le paysage avec une certaine distance et créer ainsi une image éphémère. Pauline Fouché présente des séries et installations photographiques qui offrent chacune un nouveau point de vue du jardin né ainsi d'une rencontre triple : la personnalité photographiée, le miroir noir et le Jardin anglais. Cette installation mêle photographies et enregistrement sonore.

Une journée dans le parc, photographies par Olivier Lapert

Dans le troisième virage du chemin creusé dans la falaise de craie, Olivier Lapert a inventé une bibliothèque sur laquelle il a déposé des silex glanés dans le Jardin anglais. Dans les hauteurs du jardin il a découvert dans une grotte, deux siècles d'inscriptions sauvages. A proximité, l'artiste a installé un piège photographique pour capturer l'image de certaines espèces animales du jardin. Enfin, près de la porte néo-classique qu'il a « restaurée » à l'aide de la photographie, Olivier a observé, photographié et filmé la chute de la dernière feuille du parc anglais.

Les Promenades de la Montagne, par Catherine Pachowski

Catherine Pachowski fait passer la lumière du soleil pour artificielle, une absence pour une présence, une apparition fugitive pour éternelle. Elle fait sortir les animaux des cabinets de curiosités et donne à la matière inanimée un souffle, comme si tout avait toujours été ainsi. En figeant le vivant, elle le rend intemporel, et en animant l'inerte, elle conjure le passage du temps. Dans Les Promenades de la Montagne, une cascade asséchée presque vive, un animal en pleine course, des habitants du village, des personnes du château, des visites éternelles dans un jardin fermé sur une falaise poreuse.



Antoine Quenardel est, avec Emmanuelle Bouffé, paysagiste-conseil pour l'Établissement Public du Château de La Roche-Guyon. Il est à l'origine du projet et de l'idée de commandes photographiques sur les « Promenades sublimes de la Duchesse d'Enville » soutenues par Michel Jourdheuil, chargé de mission pour les parcs et jardins au Conseil général du Val d'Oise, en 2010 et 2012.

L'exposition *Ici sont passés...* est l'achèvement des travaux réalisés dans le Jardin anglais - créé au XVIII^e siècle par la duchesse d'Enville - par Pauline Fouché, Olivier Lapert et Catherine Pachowski, au cours de leurs résidences au château de La Roche-Guyon, entre 2010 et 2012. Ces trois artistes sont aussi passés auparavant par l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy et ce n'est peut-être pas un hasard...

Yves Chevallier Directeur de l'Établissement Public

Ici sont passés...

Une inscription dans une grotte, un message pour des passants. Une carte blanche à Pauline Fouché, Olivier Lapert et Catherine Pachowski. Des paroles extraites, des points de vues isolés. L'exposition repose sur un jardin d'agrément oublié.

Le jardin s'appuie sur les salles d'exposition. Des promenades sublimes tracées dans une falaise de craie. Des bancs de pierre judicieusement posés. Des buis taillés en berceaux guident les marcheurs.

Une cascade silencieuse. Au sommet, un donjon. Vue d'en haut, une vallée, la Seine. Le jardin anglais, jusque dans ses grottes.

Ses traits d'antan, paysages reconstruits.

Derrière un miroir noir, des images mentales.

Des lumières changeantes, des pièges photographiques.

Ici sont passés... Pauline Fouché, Olivier Lapert et Catherine Pachowski et bien d'autres.

Ce projet a reçu le soutien du Parc naturel régional du Vexin français et du Laboratoire Central Dupon Images. Les résidences menées entre 2010 et 2012 ont été soutenues par la Direction des Affaires Culturelles du Conseil général du Val d'Oise.



Thomas Gainsborough (1727-1788), un homme tenant un miroir, British Museum, Londres.

Miroir Noir, un point de vue

Dans sa conception initiale, le jardin anglais du château de La Roche-Guyon était une machine à voir, où tout devenait composition. Le regard du promeneur était subtilement orienté.

J'ai réalisé une longue déambulation sur les chemins terrassés pour repérer les points de vue que proposait initialement le jardin. La plupart de ces points de vue sont bouchés par une végétation toujours plus abondante, mais certains d'entre eux sont encore marqués par des bancs de pierre ou des chambres fraîches. J'ai voulu recomposer ces paysages non pas à coups de machette, mais en le revisitant à travers un "miroir noir "1.

Mon installation *Miroir noir* présente ma vision du jardin, vision transformée, influencée, sensibilisée par plusieurs personnes invitées à participer au projet. Je donne à voir un univers particulier, recomposé avec des supports différents (photographies, projections, son).

Dans ma démarche, le "miroir noir" devient un prétexte, un « objet pivot ». Il est le sujet permettant de regarder un autre sujet : le jardin. C'est un objet étrange par sa couleur noire, et fascinant par la texture visuelle qu'il donne au paysage regardé. Chaque interprétation, née d'une rencontre triple (personnalité, "miroir noir" et jardin anglais), devient une nouvelle matière, une nouvelle composition, un nouveau point de vue.

Des habitants du village ou des environs, le personnel du château, ou encore des personnes de passage ont parcouru les allées du jardin avec moi. J'ai choisi un point de vue pour chacun d'entre eux, les ai installés sur un tabouret en velours rouge provenant du château et placés de dos afin qu'ils observent le paysage derrière eux à l'aide du "miroir noir". Laissant le temps à chacun de s'installer et s'imprégner du lieu et de l'atmosphère, je les ai photographiés et j'ai enregistré leur voix.

Description des œuvres

- Miroir noir: installation photographique (3 projections, sonorisation)
- De l'autre côté du miroir : 6 photographies en caisson lumineux 60 x 80 cm
- Cabinet du miroir noir : installation (22 portraits 20 x 30 cm, documents, miroir noir, dessins)

¹ Le "miroir noir" est un petit miroir de poche aussi appelé "miroir de Claude". Il était utilisé au XVIII^e siècle pour regarder les paysages et avait pour fonction de mettre à distance la réalité et d'en donner une image éphémère.



Portraits, extrait, 22 photographies 20 x 30 cm



De l'autre côté du miroir, photographie, caisson lumineux 60 x 80 cm



Installation Miroir noir, triple projection et spatialisation sonore, dimensions variables

Lorsque je reviens vers le château de La Roche-Guyon, après une journée passée dans le jardin, j'ai dans le dos, dans le troisième virage du chemin creusé dans la falaise calcaire, une bibliothèque qui s'appuie sur la paroi. J'ai déposé sur les étagères les silex que j'ai glanés pendant des mois, un peu plus haut encore, au bout des escaliers qui tombent sur la cascade asséchée, une grotte contient deux siècles d'inscriptions sauvages. Quelque part à côté, dans la végétation, j'ai disposé un piège photographique itinérant, je cherche à capturer l'image des habitants du parc avec le leurre du moment, pomme, pain... Enfin, tout en haut de la montée, près de la porte néoclassique en ruine que j'ai rénovée, le grand marronnier malade m'a servi de rampe de lancement pour la chute de la dernière feuille du parc en hiver. Tout cela sera aussi présent plus bas dans l'exposition *Ici sont passés...*

La porte néo

Une photographie, tirage sur plaque de verre 40cmx50cm et une photographie couleur 13 x 19 cm.

Cette porte néoclassique donne accès à la tour par le haut du jardin. Je l'ai retouchée et reconstruite. C'est-à-dire que les éclats qui l'ont transformée en une ruine romantique dès son installation ont été supprimés et remplis. J'ai réalisé un tirage gélatino-bromure sur plaque de verre de grand format. L'objet photographique sans éclats a l'apparence d'une photographie neuve datant des années 1870, il cohabite dans l'exposition avec une photographie plus récente de la porte de plus petit format. Je m'empare pour ce projet de la photographie comme instrument privilégié d'observation du réel et de reconstruction du passé, en reprenant Roland Barthes qui évoque à propos d'une conception de la photographie, une confusion perverse entre deux concepts, le réel et le vivant : en attestant que l'objet a été réel, la photographie induit subrepticement qu'il est vivant, mais en déportant ce réel vers le passé, elle suggère qu'il est déjà mort. Ainsi envisageant le caractère patrimonial du jardin le projet *La porte néo* s'amuse de ce mouvement, et propose la création de vivant à partir d'inerte, ce qui est vivant est le jeu de la comparaison et le commentaire qu'il produit.



Dans cette grotte (...), REY, KEROZEN et les autres

Dans cette grotte (...), REY, KEROZEN et les autres Une photographie couleur de 250 x 15 cm.

Cette série de photographies documentaires présente un inventaire chronologique des signatures à l'intérieur d'une grotte. L'étrange pratique rupestre, perçue comme vandalisme au moment de l'inscription et rétrospectivement forme d'appropriation, prend une valeur historique témoignant par les dates inscrites des périodes d'ouverture du jardin. Paradoxalement, les signatures deviennent un outil pour l'archéologue du futur et une fois valorisées finissent par constituer un patrimoine. Les photographies, documents, sont présentées imprimées sur une unique feuille papier de long format étroit, et retrouvent une qualité de fresque.

ICI SONT PASSÉS... OLIVIER LAPERT



La chute de la dernière feuille du parc

La chute de la dernière feuille du parc

Une photographie couleur de 35 x 35 cm et une vidéo sur un moniteur posé sur une table en bois.

La chute de la dernière feuille du parc est le projet métaphorique de l'attente active, un homme à l'affût d'un événement imaginable que chacun pourrait espérer, mais effectivement impossible à constater. Le passage par la reconstitution étant la seule voie envisageable, son objet peu spectaculaire et sa mise en oeuvre laborieuse témoignent ironiquement de la mise en place - décevante - d'une idée. L'instant décisif de la chute est capturé par la mécanique précise d'un appareil à obturateur ultra-rapide. La chute est aidée par un dispositif astucieux et télécommandé. L'événement d'automne a lieu à la fin de l'hiver, il n'y a plus une feuille caduque dans les branchages. Une feuille soigneusement choisie et naturalisée en automne est capturée des centaines de fois avant d'aboutir à l'unique cliché légèrement flou qui est présenté en équilibre dans l'exposition. La documentation de La chute de la dernière feuille du parc est présentée dans une autre pièce. Le visiteur a accès à la photographie comme objet avant ce qui documente son projet.

Flair et coup d'œil

Six photographies argentiques couleur de 45 x 30 cm.

La série est pensée comme un travail d'inventaire des présences animales dans le parc. Un appât est relié par un fil de nylon à une tapette à souris préparée qui actionne le déclencheur souple d'un appareil argentique. Entre les déclenchements intempestifs, les animaux les plus dociles et domestiques, saisis par le flash, fabriquent un inventaire limité. Les travaux seront toujours en cours au moment de l'exposition, l'inventaire se poursuit.

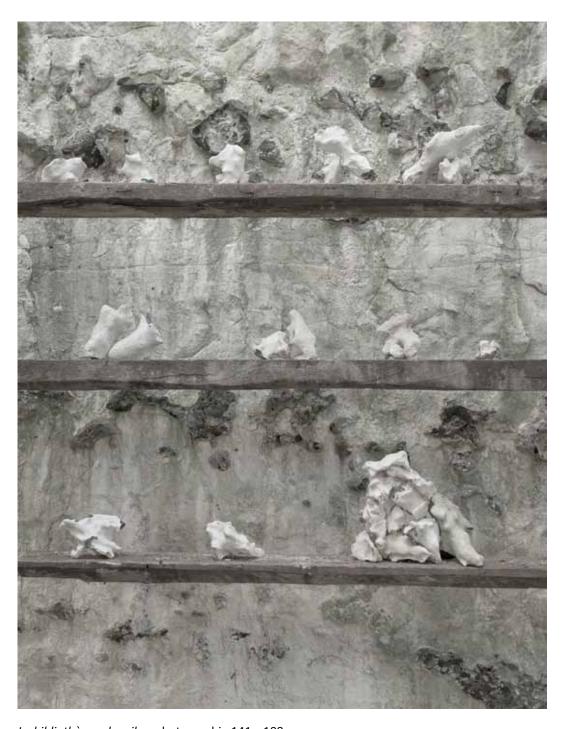
La bibliothèque des silex

Deux photographies de 141 x 108 cm, une vidéo qui les documente.

Deux photographies presque noir et blanc se font face quasi identiques, un diptyque. Des silex collectés dans le parc sont posés sur des étagères, en fond, une paroi de la falaise de craie. Un détail les distingue, mais il faut parcourir les quelques mètres qui séparent les photos dans l'exposition pour l'apercevoir. Cette bibliothèque des silex est encore présente dans le parc au moment de l'exposition, si elle ne s'est pas déjà effondrée.



Flair et coup d'œil, photographie argentique couleur 45 x 30 cm



La bibliothèque des silex, photographie 141 x 108 cm

ICI SONT PASSÉS... CATHERINE PACHOWSKI



Le faucon, de la série Les Promenades de la Montagne

Il m'a fallu plusieurs jours de marche à travers le village et le jardin pour y rencontrer ceux que vous allez voir, tels que vous allez les voir.

Dévorée par les puces et les tiques, la peau quadrillée par les ronces, les mollets et les cuisses renforcés par les pentes ardues, le regard se posant partout : arriva le jour où je commençais à faire corps avec le jardin. Je remarquais qu'il avait été visité depuis ma dernière ronde au tassement de ses sentiers, au déplacement d'un silex ou à une branche écartée. A la fin du mois, en levant les yeux vers le ciel, je savais quel arbre et quel vallon étaient, à cet instant, touchés par la lumière et avec quelle force.

Mais cette connaissance n'était pas fiable longtemps, il fallait sans cesse réapprendre, tant la végétation, dense et grandissante, était sensible à la progression de la saison. Le jardin changeait de visage quotidiennement, pour nous perdre en route.

La nuit, je ne dormais pas beaucoup, agitée par les histoires des gardiens du château. Fût un temps, ils occupaient le même petit appartement, en première ligne, séparé du corps de logis par les écuries aux trois cents chevaux. Chaque matin, réveillée par la lumière du jour naissant, je courais vers la fenêtre opposée ouvrant sur le jardin, pour voir s'il était prêt. Ses feuillages étaient si épais, que la lumière devait attendre le coup de dix heures pour atteindre son sol.

Il fallait être patient pour que le jardin, clôturé et cadenassé, seul maître à bord dans son antre, croie en notre présence. Il faisait alors ressembler la chair à ses roches, offrait un mince passage à la lumière, et nous enveloppait comme s'il voulait nous garder. Ses roches, apparaissant certains jours comme une peau, en témoignaient. Sa respiration se faisait alors sentir, semblable au premier souffle que lui avait jadis donné la duchesse d'Enville, rythmant les pas et les silences des érudits le traversant.

Je savais où trouver du rouge, du vert, du jaune, dans les armoires des habitants du village ou parmi les costumes amidonnés ayant servi à quelques festivités au château. Je connaissais les prénoms, les postures et les expressions de tous ceux que j'avais rencontrés. J'aimais prendre le thé et demander des nouvelles. En ces journées de juillet, je savais qui était présent et qui était absent, au village et au château. J'aimais arrêter le temps en cherchant quelqu'un ou quelque chose qui n'existait pas.

Nous étions parfois accompagnés d'animaux qu'il nous fallait hisser à travers les passages escarpés, tant leurs os usés par le temps étaient frêles et leur pelage fragile. Le jardin leur redonnait parfois vie, ils retrouvaient alors leur liberté. Au pied du jardin, en charge du désherbage de l'ancien prieuré, les deux brebis et leurs petits ne réussirent pas à franchir plus de quelques mètres. Elles perdirent la tête devant une végétation si luxuriante. Ce jour-là, la place au soleil était occupée par une vipère, dont les couleurs se confondaient avec le tronc d'un cèdre. De l'autre côté, à deux pas de la porte Nord, sur la route des Crêtes, s'était échoué un blaireau. Le jardin était parfois plus clément.

Les Promenades de la Montagne Série de 10 photographies de 140 x 93 cm

ICI SONT PASSÉS... CATHERINE PACHOWSKI



La cascade, de la série Les Promenades de la Montagne, photographie 140 x 93 cm

ICI SONT PASSÉS... <u>CATHERINE PACH</u>OWSKI

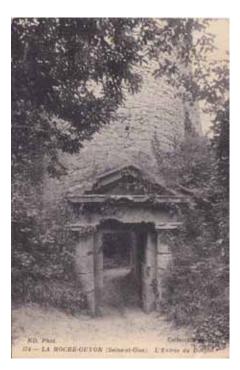


Le vallon du levant, de la série Les Promenades de la Montagne, photographie 140 x 93 cm

ICI SONT PASSÉS... CATHERINE PACHOWSKI



Le haha, de la série Les Promenades de la Montagne, photographie 140 x 93 cm



Carte postale du donjon du château vers 1900, anonyme.

Antoine Quenardel

jardinier paysagiste pour le Potager-fruitier du château de La Roche-Guyon

Réalisé par la Duchesse d'Enville à l'emplacement des vestiges des dispositions défensives médiévales sur les pentes abruptes des coteaux de Seine à l'Ouest du Château, le Jardin anglais du domaine de La Roche-Guyon apparaît comme un des précurseurs de l'importation des modèles paysagers anglais en France dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Le sentier de promenade, traité à flanc de la falaise, reliant le château du bas à la crête, est rythmé par une succession de boucles elles-mêmes ponctuées par des « fabriques » conçues selon les modèles en vogue de l'époque : chambre de verdure ornée de bancs de pierre, grotte ou salle fraîche décorées de coquillages, terrasse formant belvédère sur la Seine, bassin d'eau et de rocaille...

Le jardin s'est progressivement assoupi et refermé sur lui-même au cours des dernières décennies. De nouveaux équilibres naturels et une diversité écologique ont pris le relais des aménagements raffinés légués par l'histoire.

Ces trois résidences artistiques ont permis le debut d'un inventaire constitué d'images inspirées tant par la démarche artistique propre à chacun des photographes que par l'essence même du site du Jardin anglais.

Ces premiers regards amorcent une exploration orientée du Jardin anglais, comme une sorte d'état des lieux volontairement subjectif et partiel, perpétuellement inachevé comme le jardin.

Gabriel Wick

historien des jardins et architecte-paysagiste

Le jardin anglais et les promenades du château de La Roche-Guyon sont en France de rares survivances du goût pré-révolutionnaire pour le Sublime (transcendance esthétique du beau). Ce paysage important du XVIII^e siècle fut construit pour servir de cadre pittoresque au château fort du XII^e siècle qui domine - à quelque 70 mètres - la demeure des La Rochefoucauld.

Le jardin anglais est en France l'une des rares survivances du goût pré-révolutionnaire pour le Sublime (transcendance esthétique du beau). Ce paysage important du XVIII^e siècle fut construit pour servir de cadre pittoresque au château fort du XII^e siècle qui domine – à quelque 70 mètres - la demeure des La Rochefoucauld.

Ce jardin paysager est composé d'une cascade artificielle de 22 mètres de hauteur, de nombreuses grottes incrustées de coquillages, des ruines d'un portail néo-classique et des fondations de plusieurs élégants pavillons de plaisance. Bien qu'il fût laissé à l'abandon pendant de longues années à la fin du XX^e siècle, de nombreux vestiges importants demeurent et doivent être conservés. La beauté du site, même dans son état sauvage et naturel, reste une extraordinaire réalisation de la vision pittoresque de ses créateurs.

Le parc est un témoignage unique du cercle intellectuel et progressiste qui entourait la duchesse d'Enville et sa famille à la veille de la Révolution française. Parmi les membres de ce cercle, on trouvait l'homme d'Etat Turgot, le philosophe Nicolas de Condorcet, les diplomates américains Benjamin Franklin et Thomas Jefferson, le peintre et créateur de « scènes » paysagistes Hubert Robert et les écrivains et théoriciens des jardins Jean-Marie Morel (1728-1810) et l'abbé Delille. Le développement du jardin paysager à La Roche-Guyon subit aussi bien l'influence de cette famille créative que de tous ces hommes d'exception.

SANDRA ČERNJUL, DES TRÉSORS



Cabinet de curiosités du château de La Roche-Guyon réinventé par Jean-Luc Parent.

Cette exposition a fait durer le plaisir et l'angoisse de l'attente. Ajournée, différée, reportée, elle a, pendant longtemps cherché son nom. Elle a patiemment attendu sa finalité, une identité à trois têtes. Elle s'inscrit dans la durée, révèle les processus et, tel un cabinet de curiosités, propose des trouvailles, des trésors. Ici le jardin se fait protagoniste de narratives personnelles et alimente les reflexions et les fictions.

Ici sont passés... donne corps, restitue et offre, conceptuellement et formellement, les liens que Pauline Fouché, Olivier Lapert et Catherine Pachowski ont tissé avec un jardin chargé en mystères au présent insaisissable, au passé fantasmé et au futur incertain, ouvert sur une infinité de possibles, soulignés, en quelques fractions de seconde ou plus, par les gestes artistiques. Les temps de dérives, de réflexions, de recherches, d'abandons et d'actions des artistes ont traversé d'autres temps: temps d'humains, d'animaux, de végétaux, réunis dans un espace de rencontres et de solitudes. Le murs et les espaces du château abritant cette offrande fragile deviennent l'extension d'un processus dont l'exposition ne marquera qu'un temps. Cette exposition permet d'affirmer la précieuse fragilité du travail artistique en écho à celle de l'écosystème du jardin.

Elle est une image de trois mémoires, de trois processus artistiques réunis, une empreinte de trois subjectivités, de trois parcours créant ensemble une quatrième réalité. Les œuvres exposées sont autant de traces d'instants vécus par les artistes dans le jardin où se confondent le réel et l'imaginé, le projeté, tout en laissant ouverte la porte des possibles. L'étrange convié est restitué par la médiation de l'image, de la parole, de l'objet mystérieux. Ainsi, *Ici sont passés...* évoque les collections de toute sorte qui par leur éclectisme, le mélange du vrai et du faux et leur amour pour l'étrange, tels des trésors en désordre, sont les images de la mémoire involontaire du collectionneur.

Italo Calvino suggère que l'on collectionne, peut-être, pour assouvir « un besoin de transformer le cours de sa propre existence en une série d'objets sauvés de la dispersion... cristallisées en dehors du flux continu des pensées ». On retrouve dans cette proposition de l'écrivain un accent mis sur l'importance de trouver sa spécificité, sa place au sein d'un grand tout confus, laisser une trace. On ressent l'impératif, aussi, de marquer physiquement le temps qui passe sous forme d'objets rassemblés. Réifier son existence.

Sauver de l'oubli la dernière feuille du parc, enregistrer un faisceau lumineux précis, trouver la spécificité de quelqu'un en l'invitant à dire ce qu'il observe à travers le filtre du miroir noir, laisser au jardin et au temps une bibliothèque de silex et restituer ainsi au lieu ce qui est au lieu tout en l'ordonnant et en le faisant déplacer par le truchement de l'image et du son, marquer ce temps par le temps de l'image et de la parole sont en effet, les procédés choisis par les trois artistes pour laisser une trace de leur processus.

Le collectionneur et l'artiste rassemblent des images, des objets qui hantent leur collection mentale et qu'ils ont besoin d'exposer, de révéler, de préserver de l'oubli.

Sandra Černjul commissaire d'exposition, critique et historienne d'art extrait du texte *Des trésors* sur l'exposition *Ici sont passés...*

Pauline Fouché, vit et travaille à Paris

www.paulinefouche.fr

Plasticienne pratiquant la photographie, l'installation et la vidéo. Elle explore le medium photographique lui-même, en le questionnant au travers de ses techniques, objets ou protocoles. L'artiste a pour habitude d'associer différents médiums et d'impliquer des personnes dans les dispositifs qu'elle met en place.

Ses recherches portent aussi sur la spatialisation de l'image. Dans ses installations, la photographie n'est plus une simple image en deux dimensions mais peut prendre des formes variées, comme dans *Mes pommes* où l'artiste détourne un procédé agricole pour fabriquer une image chimérique vouée à disparaître; ou encore dans *Persiste* où elle utilise un procédé pigmentaire pour créer une image évanescente et éphémère. Dans son installation *Miroir noir*, pour l'exposition *Ici sont passés...* elle associe photographies, enregistrements sonores et dessins, créant ainsi différents espaces de perception.

Elle réalise sa première exposition personnelle en 2007 au Château de La Roche-Guyon, puis une deuxième en 2010 à la Galerie d'art de Créteil. Elle a participé à de nombreuses expositions collectives dont *Figures de l'humain* en collaboration avec le Centre d'art le 19 de Montbéliard et le Granit de Belfort en 2011 - *Jeune Création* à la Villette en 2008 - *Version*, salle RTT à Bruxelles en 2008 - *6 picoles cycliques*, en *Résonance* avec la biennale de Lyon en 2007.

Pauline Fouché a étudié à l'ENSA-PC (École Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy) et obtenu son DNSEP en 2006. Elle participe à un échange universitaire à l'UQÀM (Université du Québec à Montréal) en 2004.

Olivier Lapert, vit et travaille à Toulouse

Il s'empare de lieux et de pratiques comme des espaces de mise en relation et de tensions, il observe longtemps depuis la surface dans une contemplation active pour aboutir à des histoires et des objets plus ou moins solides - filmiques, photographiques, sonores - le temps long et l'expérience qu'ils contiennent, les surchargent de signes. Ce qui est alors perceptible est rempli de trous, ces objets à leur manière, nécessairement lacunaires, rendent compte de présents. Des sujets récurrents comme l'amateurisme, le savoir faire et le non savoir faire, la paresse, la déception et le désir, sont les ferments de ses travaux. Il travaille également sur des projets de collaborations sonores et radiophoniques et poursuit une carrière aéronautique.

Expositions (sélection): *Paranormale supérieure*, Espace Lhomond, Paris 2011; *On joue feu*, Espace En Cours, Paris 2008; *Aux marches du palais*, palais de Mogosoaia, Bucarest 2006.

Diplômé de l'Ecole Nationale de Aviation Civile en 1999 et de l'École Nationale d'Arts de Cergy en 2006.

Catherine Pachowski, vit et travaille à Paris

www.catherinepachowski.com

Par ses images, pour la plupart photographiques ou vidéo, elle capte le réel à travers les illusions qu'il propose. Ainsi, retenant ce qui semble fabriqué dans le naturel, elle s'écarte du réel tout en restant vraisemblable, et place l'illusion là où on ne l'attend pas.

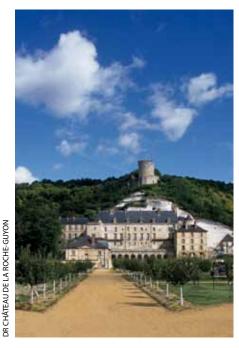
Elle fait passer la lumière du soleil pour artificielle, une absence pour une présence, une apparition fugitive pour éternelle. Elle fait sortir les animaux des cabinets de curiosités et donne à la matière inanimée un souffle, comme si tout avait toujours été ainsi.

Par capillarité, cette ambivalence se retrouve aussi dans la forme de ses propositions : un objet photographié apparaîtra comme un dessin, un autre filmé prendra caractère humain. Une installation semblera habitée par la suggestion d'une présence, empruntant le pouvoir du hors-champ à l'image ; et ainsi de suite dans un enchevêtrement qui, sans avoir à le nommer, servirait la matière, le jeu et l'observation.

Les expériences qui donnent corps à ses images sont essentielles. Les rencontres avec les gens et les lieux, les instants fortuits, les objets oubliés, le détail des gestes, initient ces prises de vues. Elle vit parmi ces objets, et ces rencontres font partie de son quotidien.

Finalement en s'éloignant du réel, Catherine Pachowski s'en rapproche au plus près. Elle donne au tangible une enveloppe de faux-semblant pour mieux en voir les contours et en appréhender l'essence.

Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy en 2008, et de l'EPF-Ecole d'Ingénieurs en 2001, Catherine Pachowski a participé à plusieurs expositions parmi lesquelles *Portion Roulante à 43°W* au Today Contemporary Art Museum de Pékin, *Sozoo* à la Galerie 27 de Séoul, *Pelouses Autorisées* au Parc de la Villette, *Chapitre Deux* à l'Abbaye de Maubuisson, *Vous n'aimeriez pas qu'on vous regarde dormir* au Domaine de Saint-Jean de Beauregard. Son travail a été sélectionné pour les festivals *Voies Off* en Arles, en 2007 et 2011, *Paris Tout Court* et *Côté Court* pour le docu-fiction *24.12.04* en 2006 ; et a fait l'objet d'une exposition personnelle en 2009, *L'Ile de la Dérivation* à la Galerie de L'Age d'Or, Paris 13e.



Le château, vue depuis le potagerfruitier

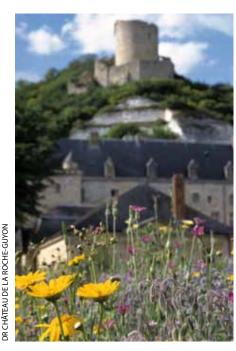
Adossée depuis le Moyen-Âge à la falaise de craie, cette ancienne forteresse s'est métamorphosée au fil des siècles, confrontant avec élégance les styles architecturaux. Du donjon médiéval aux écuries du XVIII^e siècle, des premiers espaces troglodytiques au potager expérimental des lumières, des salons d'apparat aux casemates aménagées par Rommel, le château offre aux visiteurs un étrange voyage dans le temps.

Dans les années 50, Edgar P. Jacob choisit le village et le château de La Roche-Guyon comme cadre de l'album de Blake & Mortimer *Le piège diabolique*. Le "Chronoscaphe" dans les "boves" du château est le témoin scénographique de la bande dessinée.

Depuis le 19 décembre 2003, le château de La Roche-Guyon est un établissement public de coopération culturelle créé à l'initiative du Conseil Général du Val d'Oise, son principal financeur. Le château reste la propriété de la famille La Rochefoucauld, qui lui en a cédé la gestion par le biais d'un bail emphytéotique. L'établissement public gère la totalité du domaine du château, qui inclut le potager et le jardin anglais (actuellement fermé au public). Il a pour mission à la fois la conservation du site (travaux et entretien) et son animation (accueil du public, programmation culturelle).

Le château de La Roche-Guyon s'est donné pour objectif

- sur le fond, de permettre au site de retrouver la dynamique de l'époque des Lumières et de redonner à ce monument emblématique sa vocation de lieu de création inscrit dans la réalité non seulement artistique mais aussi technologique, scientifique et économique de son temps. Un temps qui aujourd'hui ne saurait se concevoir sans la dimension du développement durable et de préservation de la biodiversité à laquelle le château a souscrit dès 2007.
- sur la forme, de renforcer l'audience, le rayonnement et la notoriété du château de La Roche-Guyon par la recherche de nouveaux publics et l'action contre les différentes formes d'exclusion.



Le potager-fruitier du château

Un écosystème

Le site de La Roche-Guyon doit être compris comme un ensemble. Il ne s'agit pas de "vieilles pierres" ni d'un fossile géant à mettre sous cloche de verre, mais d'un lieu organique et "vivant" soumis à des échanges et des mouvements. L'approche projetée consiste à le concevoir comme un écosystème comprenant son terrain, ses populations humaines, sa faune, sa flore, ses matériaux, ses monuments, ses fantômes.

Le travail de l'équipe s'attache aux échanges, aux équilibres et aux interactions entre ces différents ensembles, en préservant le caractère multiple du lieu.

Un lieu de création, pôle de ressources et de vie culturelle

En écho à la vie intellectuelle et artistique de l'époque des Lumières, le château est aujourd'hui, autour du rapport à l'histoire, à la littérature, au paysage, un lieu de création et un foyer de vie artistique. En témoigne *On emménage au château, un musée éphémère* exposition hors normes autour de la génération des artistes français des années 70.

L'action se fait à la fois dans les murs par l'accueil renouvelé de publics à la programmation et hors les murs par la proposition de « petites formes », de concerts, de spectacles dans les villages et établissements scolaires et par diffusion d'expositions conçues pour itinérer.

Cette dimension de pôle de ressources culturelles trouve particulièrement à s'exprimer en direction du milieu scolaire. Cette action s'inscrit, elle aussi, dans le développement durable, elle renforce l'ancrage local, le lien social, le rapport à toutes les populations et constitue un outil de coopération et de démocratisation.

Paysages, environnement et bio-diversité

La réouverture du potager, son exploitation comme un laboratoire pédagogique et social est concrétisée par un chantier d'insertion, une étape décisive de l'année 2010.

En partenariat avec le Parc Naturel Régional du Vexin Français, dans le cadre du classement des coteaux de Seine en réserve naturelle nationale, La Roche-Guyon ambitionne d'être un lieu symbolique et emblématique sur ces questions.

La reconquête, douce et progressive, du jardin anglais a commencé en 2009 par un inventaire/diagnostic du site, de ses végétaux et de ses grottes, mené en partenariat avec le master Jardins Historiques de l'Ecole d'Architecture de Versailles.

INFORMATIONS

Château de La Roche-Guyon 1 rue de l'Audience 95780 La Roche-Guyon 01 34 79 74 42 information@chateaudelarocheguyon.fr www.chateaudelarocheguyon.fr

HORAIRES

- jusqu'au lundi 28 octobre : ouvert du lundi au vendredi de 10h à 18h, et les weekends et jours fériés de 10h à 19h
- du mardi 29 octobre au dimanche 24 novembre : ouvert tous les jours de 10h à 17h dernier billet vendu une heure avant la fermeture

Tous les dimanches et jours fériés, visites guidées du château à 15h et à 16h30 en haut saison, autres jours sur réservation au 01 34 79 76 30 service.reservation@chateaudelarocheguyon.fr

TARIFS

- tarif plein: 7,80€

- tarifs réduits : de 4 à 6€, gratuité de moins de 6 ans

ACCÈS

Depuis Paris

Par l'autoroute A15

Prendre l'A15 direction Cergy, puis continuer sur la N14, à hauteur de Magny-en-Vexin, prendre la sortie "Hodent-Vernon" puis suivre la direction Vernon et La Roche-Guyon.

Par l'autoroute A13

Prendre l'A13 direction Rouen. A hauteur de Mantes-la-Jolie, prendre la première sortie 11, puis suivre la direction Limay-centre ancien, puis Vétheuil et La Roche-Guyon.

Depuis Rouen

Prendre l'autoroute A13 direction Paris. Prendre la sortie "Chauffour", puis suivre la direction Bonnières-centre. Au pont, prendre la direction Bennecourt puis à gauche La Roche-Guyon.

AUDIO-GUIDES SUR SMARTPHONE

Promenez-vous au cœur du château et de son potagerverger, découvrez-les à l'aide de récits racontés sous forme théâtralisée.

Pour téléchargez l'application ou les séquences enregistrées, consultez le site du château : www.chateaudelarocheguyon.fr ou utilisez le lien suivant : https://play.google.com/store/apps/details?id=com.gmla.guideaudio56.

CONTACT PRESSE

Amand Berteigne _ attaché de presse Amand Berteigne & Co 01 42 23 09 18 06 84 28 80 65 amand.berteigne@orange.fr

CONTACT CHÂTEAU

Alexandra Grain _ chargée de communication et relation avec les publics
01 75 09 60 69
06 37 84 61 28
alexandragrain@chateaudelarocheguyon.fr

